

KEIGO HIGASHINO

La Prophétie
de l'abeille

roman traduit du japonais
par Sophie Reffe

ACTES SUD

Le téléphone sonna à 5 heures précises. L'homme qui depuis déjà une minute fixait alternativement le cadran de sa montre et son téléphone portable appuya sur la touche "Répondre" avant que la première sonnerie ne s'achève.

— Allô ?

— Allô ? Monsieur Hachida* ? demanda une voix masculine.

— Lui-même.

— C'est moi, fit son interlocuteur, un ton plus bas. Tout est prêt.

— Très bien, répondit l'homme. Et comment se porte notre amie ?

— Elle est en grande forme. Je suis sûr qu'elle m'obéira au doigt et à l'œil.

Il paraissait sûr de lui. L'homme n'en fut pas vraiment étonné.

— Heureux de l'apprendre. Me voilà rassuré. Le rendez-vous d'aujourd'hui devrait bien se passer, non ?

— Je n'en ai aucun doute. La seule inquiétude, c'est la météo.

— Il va faire beau. Je viens de m'en assurer. On annonce du soleil.

— Un temps parfait pour un rendez-vous amoureux. Et de ton côté, tout va bien ?

— Tout est fin prêt. Le jeu peut commencer.

Son interlocuteur rit doucement.

— Il a déjà commencé !

* *Hachi* signifie "abeille".

— Tu as raison. Bon, au plaisir de t'entendre.

— OK, fit l'autre avant de raccrocher.

L'homme scruta son téléphone portable pendant quelques instants avant de le poser sur la table. Il lâcha un long soupir.

Le jeu a déjà commencé, venait de dire son interlocuteur, et c'était vrai. Revenir en arrière était désormais impossible.

Tout débiterait dans quelques heures.

L'homme jeta un coup d'œil sur l'écran cathodique de son ordinateur qui montrait une page de texte. Il avait mis plus de trois heures à le rédiger. Puis il avait fait de nombreuses corrections.

Maintenant qu'il avait tout vérifié, il s'allongea sur le sol en tatami en laissant l'ordinateur allumé. Par précaution, il mit deux réveils à sonner et se couvrit la tête d'un drap en tissu éponge. Cela lui ferait du bien de dormir un peu, ne serait-ce que deux heures. La journée à venir promettait d'être la plus longue de sa vie.

Il ne croyait pas qu'il réussirait à s'endormir. Il était conscient de son état de tension et d'exaltation. Force lui était de reconnaître qu'il ressentait aussi de la peur.

Mais en même temps une partie de lui-même considérait que ce qu'il était sur le point de faire ne le concernait pas réellement. Il s'agissait d'une action si extravagante en comparaison avec la vie sérieuse qu'il avait menée jusque-là qu'elle constituait peut-être une tentative de la fuir. Les yeux fermés, il se répéta qu'il ne rêvait pas et que c'était la réalité.

Un rayon de soleil filtra bientôt à travers les rideaux de la fenêtre. La lumière était déjà intense, comme pour annoncer une autre journée d'été brûlante. Cela lui convenait. Pourvu qu'il fasse horriblement chaud dans tout le Japon, pensa-t-il.

Il tourna légèrement la tête pour regarder la table basse où était posé un petit cadre. C'était la photo d'un petit garçon, sac au dos, qui souriait en grimant un rocher. À l'arrière-plan apparaissait le dôme blanc d'un bâtiment.

L'homme soupira à nouveau et remit le drap sur sa tête.

Il était peu après 7 heures. L'entrée principale de l'usine de Komaki, de la société Nishiki Heavy Industries, était déserte. Le revêtement gris de la route luisait dans le soleil.

Au volant de son petit monospace, Kazuaki Yuhara franchit le portail. Il s'arrêta juste derrière la guérite du gardien qui se pencha pour lui décocher un regard soupçonneux. Yuhara le salua de la main et descendit de sa voiture.

Le vigile aux cheveux poivre et sel sortit de sa loge, une serviette éponge autour du cou. Yuhara devina qu'il s'agissait d'un militaire des Forces d'autodéfense à la retraite. Il y en avait beaucoup parmi les gardes, les surveillants de parking et les responsables des résidences pour célibataires de la société. Les autres employés se demandaient parfois en plaisantant si on pouvait parler de pantouflage à leur sujet.

Yuhara sortit son badge d'entreprise de la poche de sa chemise et le présenta au gardien qui vérifia que la photographie correspondait au visage de l'homme qu'il avait sous les yeux. Il aurait probablement été moins attentif si l'heure avait été moins matinale et que Yuhara avait franchi la barrière à pied comme d'habitude, au moment où tout le monde se rendait au travail.

— Les passagers du véhicule, c'est qui ? demanda-t-il en tendant le menton vers lui.

Chaque fois qu'il avait affaire à ces anciens soldats, Yuhara ne pouvait s'empêcher de penser que leur formation laissait à désirer sur le plan de l'expression orale.

Atsuko était assise sur le siège avant. Elle ne souriait pas. Le

visage de Takahiko, qui était sur la banquette arrière, apparaissait entre les deux dossiers.

— Ma femme et mon fils, répondit Yuhara. Ils sont venus voir le vol de présentation de l'hélicoptère. J'ai une autorisation.

Comme Atsuko la sortit au même moment de son sac à main, il la montra au gardien qui parcourut le document des yeux. Son expression redevint neutre.

— Vous savez où est le parking. Ne vous garez pas n'importe où.

Yuhara fit oui de la tête et remonta en voiture.

— Tous les gens qui travaillent ici doivent montrer patte blanche chaque matin ? demanda sa femme.

— Ça vaut avant tout pour les personnes étrangères à l'usine. C'est normal, puisque nous travaillons pour l'Agence de défense*. Le contrôle n'est pas aussi strict pour nous, les employés, surtout le matin, quand tout le monde arrive en même temps. En général, il suffit de présenter le badge d'entreprise et les gardes ne vérifient même pas que la photo corresponde. C'est comme quand on présente sa carte d'abonnement à un contrôleur dans le train.

— Donc quelqu'un pourrait se servir d'un badge qui ne lui appartient pas ?

— Probablement.

— Ça ne semble pas très rigoureux.

— C'est exactement pour ça que je ne m'en sépare jamais, conclut son mari en tapotant la poche de sa chemise.

Située sur un terrain de 126 hectares, l'usine de Komaki abrite la division aéronautique de Nishiki Heavy Industries, chargée des recherches et de la fabrication de l'équipement aéronautique. Les deux principaux clients de la division disposent chacun de capitaux presque illimités puisqu'il s'agit de l'Agence de défense et de l'Agence de développement spatial du Japon**.

Le badge d'entreprise de Yuhara indiquait qu'il appartenait au service de recherche et développement des aéronefs à voilure

* L'Agence de défense est devenue en 2006 le ministère de la Défense alors que le roman est paru en 1998.

** Cet organisme est devenu en 2003 l'Agence d'exploration aérospatiale.

tournante, qui travaille essentiellement au développement de nouveaux hélicoptères pour l'Agence de défense.

L'ingénieur franchit l'entrée principale et engagea sa voiture sur une route bordée de bâtiments industriels. Personne ne circulait dehors à cette heure matinale. Il aurait cependant été erroné d'en déduire que les bâtiments étaient déserts. D'autres ingénieurs étaient déjà là en raison du vol d'essai. Même en temps ordinaire, la lumière ne s'éteignait presque jamais dans les bureaux du centre technique dont le personnel était sans cesse confronté à des problèmes urgents.

Le monospace arriva à un croisement en T avec la route qui longeait la piste d'essai. Yuhara se gara sur le parking qui se trouvait juste avant celle-ci. Takahiko jaillit hors de la voiture et courut vers la clôture métallique qui entourait la piste.

— Il n'y a rien à voir ! annonça-t-il d'un ton déçu. Il est où, ton hélicoptère, papa ?

— Encore dans son hangar, bien sûr.

— C'est lequel ?

— Celui-là, répondit son père en le lui indiquant du doigt.

Dix hangars de diverses tailles bordaient la piste. Celui qu'il avait désigné, le n° 3, était utilisé pour les aéronefs de grande taille.

— Ah bon ! fit son fils qui n'avait pas bougé de la clôture.

Un léger coup de klaxon les fit se retourner. Une grosse voiture blanche venait de s'arrêter à côté de la leur, un modèle ancien, impeccablement entretenu, qui brillait dans le soleil. Yamashita a dû la passer à la cire pour l'occasion, ça lui ressemble, se dit Yuhara.

— Bonjour Atsuko, et encore merci pour l'autre jour ! s'écria Yamashita en lui adressant une courbette.

Peut-être à cause de son léger embonpoint, son visage ruisselait déjà de sueur. Il venait de remercier la femme de son collègue pour le coup de main que leur avaient donné les Yuhara au moment de leur déménagement, quelques jours plus tôt.

Yamashita, qui était ravi de la maison qu'il venait d'acheter en s'endettant sur vingt-cinq ans, s'était vanté devant ses collègues de son beau balcon arrondi.

Son épouse Machiko, une jeune femme mince qui portait un chemisier de couleur claire, et son fils unique Keita, plus jeune que Takahiko d'un an, en short, descendirent à leur tour de la voiture. Pendant que les parents se saluaient, les deux garçons, collés au grillage, échangèrent des commentaires sur l'extraordinaire hélicoptère qu'ils s'apprêtaient à découvrir.

— Yamashita et moi devons d'abord passer au bureau. Vous voulez bien nous attendre là-bas ? Nous viendrons vous chercher à temps pour la démonstration de vol, dit Yuhara à sa femme en montrant un petit bâtiment à proximité, celui du centre social qui abritait un café au rez-de-chaussée et des salles de réunion et de détente dans les étages supérieurs. Le café n'est peut-être pas encore ouvert, mais il y a un distributeur de boissons et vous pourrez regarder la télé.

— Et là-bas, il y a l'air conditionné, ajouta son collègue en s'essuyant le front de son mouchoir.

— L'hélicoptère, c'est à quelle heure ? demanda Atsuko à son mari.

Elle était probablement moins impatiente de le voir que soucieuse de savoir combien de temps il allait falloir occuper les deux petits garçons.

— Je pense que les mécanos le sortiront du hangar dans une heure environ.

— Et le vol est prévu pour quand ?

— 9 heures, en principe. Cela ne dépend pas de nous, mais du client.

Il s'agissait en l'occurrence des responsables de l'Agence de défense. Yuhara avait terminé à 2 heures la nuit précédente les documents qui remplissaient sa sacoche.

— Je vois, répondit sa femme en échangeant un regard avec Machiko. Takahiko, on y va ! ajouta-t-elle en se retournant vers les deux enfants qui n'avaient pas quitté la clôture.

— Bon, à tout à l'heure, conclut Yuhara avant de partir avec son collègue vers le centre technique.

L'immeuble à six étages où ils travaillaient tous les deux se trouvait à l'opposé de l'endroit où ils avaient garé leurs voitures.

— J'ai l'impression que ta femme n'avait pas très envie de venir aujourd'hui, commenta Yamashita.

— Non, pas vraiment. Elle n'a accepté que parce que Takahiko insistait. Et la tienne ?

— Pareil. Enfin, je crois qu'elle trouve que c'est bien que son fils puisse voir le travail de son père.

— Tu as une bonne épouse !

— J'aurais plutôt tendance à penser qu'elle avait envie de vérifier que j'ai un vrai travail, répondit Yamashita en souriant jaune.

— Tu veux dire qu'elle n'avait pas l'intention de laisser passer cette occasion de voir le résultat de tous les sacrifices qu'elle fait pour toi.

— Des sacrifices, je lui en impose, c'est certain. Je rentre tard tous les jours, et je travaille presque chaque week-end. Ça ne change presque rien à mon salaire, puisque la plupart des heures supplémentaires ne sont pas payées. Hier soir, je me suis rendu compte que nous n'avons pas fait de voyage en famille depuis quatre ans. La dernière fois, c'était avant que Keita entre à l'école élémentaire. Je comprends pourquoi elle dit que je ne suis ni un bon père ni un bon époux. Je fais tout pour mon employeur et quasiment rien pour ma famille. Machiko a trouvé toute seule la maison que nous venons d'acheter, et c'est elle qui a négocié le prêt. Il me faudra du temps pour lui rendre tout ce que je lui dois.

— Je n'aime pas t'entendre dire ça ! Je suis dans la même situation que toi.

Yuhara essaya de se souvenir à quand remontaient ses dernières vacances en famille. Il était certain d'être déjà allé à la mer avec sa femme et son fils mais il n'aurait su dire quand.

Il était entré chez Nishiki Heavy Industries seize ans auparavant, après des études d'électronique, en se spécialisant dans les systèmes électriques, et plus particulièrement les commandes de vol électriques, c'est-à-dire les systèmes qui transforment en signaux électriques les éléments mécaniques des systèmes de commandes. Cinq ans après son embauche, il avait été choisi pour participer à un projet de développement conjoint avec une autre société, et cela l'avait amené à passer quatre ans à Seattle dans le cadre de la mise au point du système de commandes d'un nouvel avion de passagers.

Il s'était marié juste avant de partir aux États-Unis. Atsuko travaillait alors pour une autre société. Il l'avait rencontrée par l'intermédiaire d'un ami et ne pensait pas particulièrement au mariage. Lorsqu'il avait appris qu'il allait passer plusieurs années à l'étranger, il avait eu le sentiment que le moment était venu de prendre une décision.

L'attitude d'Atsuko quand il lui avait annoncé son départ – elle s'en était immédiatement réjouie pour lui – avait été déterminante. Presque par réflexe, il lui avait sur-le-champ offert de le suivre, sans vraiment réfléchir avant de parler. Elle y avait naturellement entendu une demande en mariage et il ne l'avait pas détrompée. Cela lui paraissait la chose à faire.

Elle avait demandé un jour de réflexion. Mais elle semblait si contente qu'il n'avait pas douté de sa réponse.

Yuhara n'avait jamais regretté son impulsivité. Il aimait le physique et le caractère accommodant d'Atsuko, et il s'était dit que mieux valait partir à l'étranger avec quelqu'un qui paraissait s'en réjouir que seul.

Cet épisode reflétait d'une certaine manière le peu d'importance que le mariage avait alors à ses yeux. Il l'envisageait comme une des formalités fastidieuses de la vie. Rien ne servait de la retarder. Cela ne pourrait qu'inquiéter son entourage, et le temps et les efforts qu'il aurait à faire pour trouver quelqu'un l'empêcheraient de se concentrer sur son travail.

Vivre avec Atsuko avait naturellement modifié sa façon de voir les choses, mais assez superficiellement. La preuve en était que lorsqu'il avait exceptionnellement accompagné sa femme choisir un cartable pour leur fils avant qu'il n'entre à l'école primaire, il n'avait cessé de réfléchir à un brevet lié à un dispositif de vol.

Il était persuadé d'avoir fait le bon choix avec Atsuko sans être certain qu'elle partage ce sentiment. Ce que venait de lui confier Yamashita ne lui donnait pas envie de rire. Cela correspondait à la manière dont lui et sa femme avaient vécu depuis leur retour des États-Unis.

— Enfin, reprit son collègue, tout ira déjà mieux ce soir. On devrait pouvoir retrouver une vie un peu plus normale, et même avoir un peu de temps à passer en famille.

— Espérons-le, répondit Yuhara qui le souhaitait sincèrement. Pourvu que tout se déroule bien aujourd’hui, se dit-il. Il avait envie de faire une prière en ce sens.

Il se souvenait du jour où le projet Système B avait débuté. Depuis le moment où la première ébauche de conception avait été communiquée à l’Agence de défense, il n’avait cessé de sacrifier sa vie familiale au profit de son travail.

Il entra dans le centre technique et salua de la main la personne qui assurait l’accueil. Il connaissait ce veilleur. L’accès au centre technique était surveillé vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Pendant les heures de bureau, le personnel administratif assurait l’accueil.

Il y avait dans le hall plusieurs tourniquets automatiques, comme ceux que l’on trouve dans le métro. Yuhara sortit son badge d’entreprise et l’inséra dans la fente. La lumière au-dessus de celle-ci passa du rouge au vert.

Yuhara poussa la barre de fer qui tourna. Yamashita en fit autant dans le tourniquet voisin. Des précautions compréhensibles, puisque l’on s’occupait ici d’appareils classés secret défense.

Le café était fermé. Un panneau indiquait qu’il ouvrait à 8 heures, et le rideau de fer était baissé. Les deux femmes prirent chacune un café au distributeur et s’assirent ensuite sur un des bancs du hall. Leurs fils burent un jus de fruit, mais ne restèrent tranquilles que le temps de vider leurs gobelets. Ils commencèrent ensuite à explorer le local.

Machiko et Atsuko se connaissaient parce que leurs maris étaient collègues. Elles avaient le même âge et s’entendaient bien. Machiko avait un côté téméraire malgré son apparence réservée, et Atsuko se faisait un plaisir de la voir aujourd’hui. Elle ne s’intéressait nullement au merveilleux hélicoptère sur lequel son mari avait tant travaillé, et trouvait pesante la règle non écrite de Nishiki Heavy Industries exigeant la présence des familles des principaux intéressés à la première présentation des aéronefs. Quand Takahiko était plus petit, elle avait pu aisément justifier son absence, mais lorsqu’il avait insisté pour venir, elle n’avait trouvé aucune excuse.

— Les cours Somei Shingaku sont plus efficaces. Ceux de l'Étude Kowa qui coûtent plus cher utilisent une pédagogie démodée, ils ne servent à rien du tout. D'ailleurs, le taux de réussite de leurs élèves ne cesse de baisser, expliqua Machiko, le dos bien droit, son gobelet de café en équilibre sur les genoux, d'un ton égal mais en parlant très vite.

— Pourtant l'autre jour, j'ai vu leur taux d'admission sur une de leurs publicités et j'ai été impressionnée.

— Celle qu'ils ont distribuée dans les boîtes aux lettres ? À ce qu'il paraît, les statistiques portent sur tous les enfants qui ont fait un jour un test chez eux, même ceux qui ont profité de la première leçon gratuite pour ne plus jamais revenir. Les préparations privées aux concours d'admission à l'université utilisent souvent cette astuce.

— Ah bon !

— Oui, et c'est pour ça que je compte inscrire Keita chez Somei Shingaku. D'après ce que je sais, ils ne trichent pas avec leurs statistiques, eux, continua Machiko avant de vider d'un trait le reste de son café.

Elles s'entretenaient ensuite de leurs enfants, puis de mode, échangèrent quelques anecdotes amusantes, et discutèrent à nouveau de leurs fils. Elles ne parlaient quasiment jamais de leurs époux, ni de ce qui les occupait, comme ce nouvel hélicoptère auquel ils travaillaient.

Takahiko vint interrompre leur conversation animée.

— Dis, maman, on peut aller dehors ?

— Pourquoi ? Vous n'avez qu'à rester ici et regarder la télévision.

— Mais il n'y a rien d'intéressant à cette heure-ci. Maman, s'il te plaît, on ne restera pas longtemps dehors !

Atsuko consulta Machiko du regard.

— Pourquoi pas ? dit-elle.

— Bon, d'accord, mais ne vous éloignez pas. Je n'ai pas envie d'aller vous chercher.

— Bien sûr, maman !

Takahiko courait déjà vers la porte, suivi par Keita.

Leurs mères les regardèrent sortir et reprirent leur conversation.